

Les commencements d'un règne.

Mouley Abd el Aziz, auprès de qui les hasards d'une destinée aventureuse m'avaient appelé à vivre, était le cinquième des six fils du sultan Mouley Hassan. Sa mère, Lalla Rekia, était une Circassienne qui eut la réputation d'être fort belle et dont le sultan Hassan, dans les dernières années de sa vie, était passionnément amoureux. Aussi, quand elle lui donna ce fils, le premier qu'il eût d'elle, il voulut qu'on nommât l'enfant Abd el Aziz: le Fils de l'Esclave chérie.

La succession au trône du Maroc ne s'effectue pas nécessairement par ordre de primogéniture: ni la loi du Prophète, ni les coutumes ne l'exigent. Le Sultan désigne lui-même, avant de mourir, son successeur, et la seule condition qui lui soit imposée, la seule restriction apportée à son choix, c'est que son héritier doit être un *Chérif*, c'est-à-dire un descendant authentique du Prophète. Cette condition remplie, l'empire est à celui auquel il a donné la *baracca*, la suprême bénédiction. Mouley Hassan eût-il, quelque ascendant qu'exerça sur lui Lalla Rekia, mère du jeune prince, choisi Abd el Aziz de préférence à tous ses autres fils ? Qui le pourrait savoir ?

Le Sultan guerroyait, en 1894, contre une tribu révoltée, incident assez banal au Maroc, quand le surprit brusquement un mal qui allait le terrasser en quelques heures. Comme il est d'usage, son gouvernement tout entier, le Makhzen, le suivait dans son expédition.

Or, son grand vizir, Ba Hamed, était un homme à l'ambition active et jamais repue, et si prêt à tout pour la satisfaire qu'on ne sait trop guère, quand un accident complice le touche de si près, où doit s'arrêter le soupçon.

Le moins qu'on puisse dire, c'est que devant cette mort brutale, sa première, son unique pensée fut de profiter de l'événement fortuit pour conserver, accroître encore, s'il en avait le moyen, sous le maître à venir, la puissance déjà considérable dont il jouissait depuis longtemps sous le sultan Hassan, peu facile, pourtant, à dominer. Et, en présence du cadavre encore tiède, un plan qui ne manquait pas de quelque allure germa dans son esprit, à supposer qu'il n'y sommeillât pas déjà: exclure du trône les quatre fils aînés du défunt Empereur pour y appeler l'enfant de quatorze ans qu'était alors Abd el Aziz, et ainsi, sous son nom, régner, en fait, paisiblement jusqu'à sa majorité, à tout le moins.

Toutefois, la soudaineté même de la disparition de Hassan semble avoir pris Ba Hamed un peu au dépourvu.

Il apporta à corriger cette erreur du sort, si c'en était une (et non pas une habileté raffinée), une vigueur de décision, une rapidité d'action qui légitimaient, en quelque sorte, le succès de son intrigue.

Abd el Aziz était à Rabbat lorsque son père rendit le dernier souffle. Il s'agissait de garder cette mort assez longtemps secrète pour permettre au jeune prince, qu'on était allé quérir en toute hâte, d'accourir avant que le fatal dénouement fût connu; il fallait tenir en haleine le camp, où le bruit de la maladie du Sultan s'était répandu déjà, jusqu'au moment où l'enfant serait arrivé, et rendre

ainsi vraisemblable, enfin, la version que le Sultan lui-même, se sentant près de sa fin, avait envoyé chercher son fils de prédilection pour recevoir sa *baracca*. Machiavel n'eût pas méprisé cette conception.

Mais la réalisation ne laissait pas d'en être délicate. Que la vérité transpirât, c'en était fait du plan de Ba Hamed. Une rumeur vague, même, circulant parmi les soldats, pouvait tout compromettre. À Fez, aujourd'hui, et j'en eus plus d'une fois l'exemple, il suffit que le Sultan, qu'on a vu l'avant-veille souriant et dispos, soit deux ou trois jours sans paraître pour qu'aussitôt circule le bruit de sa mort. Or, l'armée entière savait que la santé de Mouley Hassan était depuis quelques jours chancelante. La nouvelle en pouvait parvenir prématurément à Fez, où résidait Mouley Mohammed, surnommé le Borgne, fils aîné du feu Sultan et son héritier présomptif, et tout était remis en question.

C'est alors que, pour parer à ce danger menaçant, Ba Hamed eut recours à un funèbre stratagème.

Au nom de l'Empereur, il convoqua l'armée pour une revue; mais, prétextant la maladie de Mouley Hassan, il fit annoncer que le Sultan parcourrait en litière le front des troupes.

On prit donc ce cadavre, qui achevait à peine de se refroidir, et, bien assuré de la complicité de l'entourage immédiat du souverain défunt, gagné par des promesses ou par des menaces, on le farda, on l'apprêta, on le revêtit de ses blanches draperies. Puis on le ficela dans sa litière, parmi d'épais coussins, et, d'un bout à l'autre de la longue file des troupes alignées, on le promena ainsi, oscillant lamentablement, mannequin sinistre, ballotté au pas cadencé des esclaves qui le portaient. Voilà qui dépasse de haut, j'espère, en horreur tragique, les circonstances qui accompagnèrent l'accession à la pourpre d'un Néron !

Personne ne s'aperçut ou ne voulut s'apercevoir de cette macabre supercherie. Et, l'inerte figurant ramené sous sa tente, le fils de Lalla Rekia eut tout le temps d'arriver, pendant que la mahalla entière faisait encore des vœux pour le rétablissement de la santé de *Sidna*, de son Seigneur.

Deux jours après, Abd el Aziz, acclamé par l'armée comme Chérif et successeur du Sultan Mouley Hassan, la passait à son tour en revue, suivi, comme par son ombre, par le tout-puissant Ba Hamed, dont l'impérieuse autorité l'avait créé majesté Chérifienne, et aux mains duquel il allait être, pendant six années, comme un jouet, comme une marionnette obéissante et sans volonté.

Cependant, à Fez, Mouley Mohammed avait appris bien vite la mort de son père, et avant de connaître, peut-être, les événements qui l'avaient suivie et la proclamation de son jeune frère, ou bien résolu à les ignorer, il avait immédiatement affirmé son droit à la succession de Mouley Hassan.

Énergique jusqu'à la cruauté, vrai type de ces sultans coupeurs de têtes dont la tyrannie sanguinaire imposait par la force le respect de leur puissance, avec son masque farouche, ravagé par la variole et tout grêlé, où ne luit plus qu'un seul oeil, Mohammed était bien, au surplus, le digne héritier de Mouley Hassan. Très aimé, d'ailleurs, et ayant réuni autour de lui un certain

nombre d'amis fidèles et prêts à tous les dévouements, il avait les moyens d'appuyer ses revendications.

Mais c'est précisément cette vigueur de caractère, cette popularité naissante qui avaient inquiété Ba Hamed. Et le vieux renard avait pris sagement ses mesures. Avant qu'un mouvement sérieux eût le temps de se dessiner en faveur du prétendant tout à coup dressé contre son projet, le grand-vizir faisait enlever Mohammed et l'emprisonnait à Mequinez.

Il y devait demeurer jusqu'en 1903, jusqu'au moment où un autre compétiteur inattendu, le *Rougui* Bou Hamara, soulevait les tribus contre l'autorité d'Abd el Aziz, en se donnant comme son frère aîné, et déchaînait, dans une bonne partie du Maroc, cette révolte dont le souvenir est encore présent à toutes les mémoires et qui n'est momentanément qu'assoupie, sans doute. Alors, pour détruire la légende qui commençait à se former autour de ce nouveau prétendant, Abd el Aziz fit enlever de Mequinez son frère captif. On l'amena à Fez, où on lui rendit une liberté relative. Pendant quelques jours on put le voir circuler à sa guise à travers la capitale fanatique. Il y retrouva les chaudes sympathies d'antan, une popularité qui, dans les temps critiques qu'on traversait, n'était pas pour rassurer le Sultan. Mohammed le Borgne fut bien vite enfermé de nouveau, rendu à ses geôliers, ses amis avisés de se tenir tranquilles. Aussi bien, le but qu'on avait visé en montrant au peuple de Fez son impressionnante figure fut atteint: Bou Hamara et lui étaient deux hommes distincts.

Donc, le grand vizir conserva comme il l'avait rêvé, plus solide, plus tyrannique encore, sous Abd el Aziz, le pouvoir dont il avait joui sous Mouley Hassan. Et, continuant jalousement la politique du précédent Sultan, il s'appliqua toujours à tenir le Maroc obstinément fermé à toute ingérence étrangère, à toute intrusion de l'Europe, surtout, percevant les impôts à coup d'expéditions incessantes, et, tout comme son ancien maître, guerroyant sans trêve contre les tribus insoumises ou hésitantes en leur fidélité.

De 1894 à 1900, ce fut ainsi. Ba Hamed, aux affaires depuis longtemps, et connaissant à fond la politique marocaine, fut pendant ces six années un vrai régent dont rien ne contrecarrait les volontés. Le jeune Sultan, systématiquement tenu à l'écart, vivait, oisif, au fond de son palais, exhibé seulement au moment des fêtes traditionnelles où il doit se montrer à son peuple, laissé dans l'ignorance absolue de toutes les choses du gouvernement.

Quand, d'aventure, quelque ambassade arrivait à la cour chérifienne, on l'amenait, suivant le cérémonial ancien, devant Abd el Aziz. On avait fait apprendre à celui-ci un bref discours de bienvenue, banal et terne, et qu'il devait réciter sans en changer un mot. Après quoi, il regagnait ses appartements, revenait à ses jeux, à ses femmes, à son ennui.

La mort seule de Ba Hamed devait le libérer de cette tutelle déprimante; mais, en même temps, elle allait porter au pouvoir un homme dont la physionomie est l'une des plus curieuses, des plus attachantes de l'histoire du Maroc; dont le rôle fut un moment considérable, et, sans doute, n'est pas terminé encore, Si Mehedi El Menebhy, et avec lui, derrière lui, le Caïd Mac Lean, les deux premiers personnages que j'avais justement entrevus aux côtés du Sultan, les deux premiers aussi que je vais vous présenter.